

LE POSITIONNEMENT

La seule recette fiable pour réussir brillamment un mémoire est simple : il suffit d'être totalement passionné par sa recherche. Les étudiants qui réussissent sont toujours ceux qui déploient de l'enthousiasme pour ce qu'ils font. Et cet enthousiasme ne peut se développer que si l'on reste en accord profond avec sa démarche tout au long des travaux. D'où l'extrême importance de bien réfléchir à celle-ci, en y consacrant un temps suffisant, avant de se déterminer définitivement.

Comme le chef-d'œuvre d'un compagnon du Tour de France, le mémoire de recherche n'est pas seulement une production matérielle, c'est aussi une ouverture spirituelle. Sans aller jusqu'à dire que la recherche soit initiatique, au sens de l'entrée dans une quelconque société secrète, elle initie le chercheur à une démarche de l'esprit qu'il n'oubliera plus, quelles que soient les circonstances de sa vie. La pratique de la recherche, en vous rendant capable de dominer toutes sortes de difficultés, vous permettra de résoudre plus facilement celles que vous rencontrerez dans le monde professionnel. Même fondamentale, même désintéressée, même abstraite ou théorique elle n'est jamais gratuite. L'esprit humain en conserve la mémoire, et si un jour les difficultés s'amoncellent, que le doute ou l'angoisse surgissent, tout ce qui aura été accumulé viendra à la rescousse pour s'en sortir. Réussir un bon mémoire, c'est accumuler un capital de confiance en soi, une distanciation suffisante¹ pour savoir trouver un angle sous lequel un problème, même complexe, se simplifie. L'enjeu est de taille et il faut se donner les moyens de réussir.

Parmi les questions qui assaillent les apprentis chercheurs, il en est une, particulièrement redoutable qui revient avec constance : par où commencer ? La réponse la plus immédiate serait évidemment le sujet ou le

1. Comme nous le verrons par la suite, la recherche est une pure distanciation de la réalité, celles et ceux qui voudraient en savoir plus sur ce concept exceptionnellement puissant pourront se rendre sur notre site www.distanciation.com qui illustre la théorie que nous avons construite et publiée sur cette question.

thème à partir desquels tout s'organise. L'observation montre qu'il n'en est généralement pas ainsi et que ceux qui possèdent dès le départ un sujet sont assez rares, d'autant que parfois les formations les conseillent ou les imposent. D'autres critères interviennent, souvent ensemble, sans pour autant se révéler avec netteté.

Pour « rester en accord avec sa démarche », condition indispensable de la réussite, il faut avant tout chercher son propre positionnement par rapport à la recherche et pour cela pratiquer un examen de conscience sans ambiguïté ni complaisance de ce que l'on a envie de faire. Les points à examiner sont nombreux : les contraintes édictées par le cursus dans lequel on se trouve, son ambition personnelle (a-t-on vraiment envie de se « défoncer pour réussir » ?), ce que l'on attend des contacts avec un directeur de recherche, l'état de sa culture en matière d'épistémologie ou d'histoire des sciences et des découvertes et, tout simplement l'image que l'on se fait de ses capacités intellectuelles et organisationnelles. Et ces questions viennent en principe avant le choix définitif du sujet et du corpus, de sa problématique et de la méthodologie subséquente. C'est pourquoi, dans ce chapitre, nous examinerons les fondations et n'aborderons le choix définitif du sujet et ce qui s'ensuit qu'au chapitre suivant. Naturellement, notre esprit fonctionnant le plus souvent en parallèle (ou en « multitâche » comme disent les informaticiens), la conception d'un mémoire sera plus encore complexe que le présent plan le laisserait supposer, d'où la table des matières interactives, présentée à la page 149. On peut réfléchir à son thème tout en examinant simultanément l'état de ses relations avec un directeur de recherche et son positionnement épistémologique. Prendre conscience de son fonctionnement mental est déjà une grande découverte. Elle ne s'oublie jamais et joue un rôle fondamental dans une activité de futur cadre.

I – Le positionnement institutionnel

Comme on l'a dit, avant de s'adonner corps et âme au plaisir de la recherche, il est prudent d'examiner les contraintes institutionnelles les plus déterminantes : nous verrons ici l'orientation générale du cursus, le volume demandé, le ton et le genre du mémoire.

Chaque formation s'inscrit dans une histoire, et sauf dans le cas d'un diplôme nouveau, on peut avoir intérêt à bien connaître les grandes lignes de celle-ci. Il faut savoir intégrer les informations glanées dans les plaquettes de présentation des masters ou des formations équivalentes ou sur les sites web : insiste-t-on sur le mémoire ou est-il passé sous silence, où se situe-t-il, en Master 1^{re} année ou M1 comme trace des anciennes

maîtrises ou en Master 2^e année ou M2 (les anciens DEA/DESS¹), ou bien à chacun de ces niveaux, et avec quelle orientation ? Dans le premier cas, la formation a inscrit la recherche dans le cercle de son excellence, elle veut être fière de le citer. Dans le second, la recherche est sûrement minorée, ou en tous cas mise en relation avec d'autres critères, comme les stages ou diverses activités, par exemple des séminaires. On peut aussi se renseigner auprès des anciens étudiants à condition de ne pas se laisser abuser par des propos extrêmes. Dans cette première enquête on pourra s'en remettre à son jugement personnel en consultant, si c'est possible, quelques-uns des mémoires déjà produits (les bons ou très bons de préférence) : un examen attentif des titres des travaux déjà soutenus (on trouve aujourd'hui beaucoup de listes sur l'internet) pourra permettre de mieux saisir une éventuelle « culture » par récurrences fréquentes de certains thèmes.

Certaines formations présentent un récapitulatif de leurs exigences. Il en est ainsi presque toujours du volume : en Master 1 le minimum est rarement inférieur à 60 pages, la moyenne se situant vers 80 à 100 pages et atteignant 200 pages ou plus dans certaines disciplines. En Master 2, on observe encore plus de variations, entre 60 pages et plusieurs centaines. Naturellement ces fourchettes sont données sans les annexes qui peuvent facilement doubler ou tripler le volume total. En fait, hormis des cas particuliers de travaux sur gros corpus, comme en histoire, le volume n'est nullement une preuve de qualité ou une garantie de réussite.

Il est exceptionnel que le ton à employer soit spécifié, même si celui-ci participe souvent de la culture maison, du non-dit que seuls les initiés (ou les élus) sauront détecter et exploiter. Il peut arriver que de véritables phénomènes mimétiques conscients (pour plaire) ou inconscients (par imprégnation des bons maîtres) se manifestent autour d'auteurs ou de thèmes à la mode : jargon, schémas argumentatifs récurrents, références (ou révérences ?) obligées, etc. On peut noter que ceci s'observe aussi bien à l'écrit qu'à l'oral avec la répétition de quelques tics langagiers ou gestuels. Tant qu'il ne s'agit pas de bourrage de crâne mais de dévotion à un mandarin, certains, dont nous ne sommes pas, assimilent cette pratique à un folklore comme un autre. En principe, les cursus professionnalisants dans lesquels les jurys viennent en partie du monde professionnel essaient de s'y soustraire, mais le jargon a toujours la vie dure, surtout lorsque les étudiants eux-mêmes, croyant par là donner le change, essaient de jargonner pour dissimuler le vide de leur pensée (que de références creuses aux « acteurs » sociétaux sans avoir la moindre idée des centaines de pages difficiles qui leur sont consacrées au carrefour de plusieurs disciplines, que d'allusions aux « champs » ou, dans le domaine culturel, aux « petits lieux » et autres « espaces publics »).

1. DEA : Diplôme d'études approfondies.
DESS : Diplôme d'études supérieures spécialisées.

Certaines formations exigent la présence d'un corpus (entendu comme ensemble délimité d'objets à étudier et entre lesquels on présuppose des relations de causalité). Cette tendance paraît même en train de s'affirmer avec force, ne serait-ce que pour lutter contre des recherches compilées à partir du net (des mémoires « copiés/collés » en quelque sorte, même pas réécrits ni mis en page...). Des règles strictes peuvent être édictées en matière de volume du corpus ou de représentativité éventuelle et il ne faut pas les prendre comme des manifestations d'arbitraire mais comme une chance de s'ancrer dans le réel. Les « théoriciens » pourront toujours se consoler en constituant un corpus de concepts ou d'auteurs à partir desquels ils pourront théoriser à loisir. Le corpus n'est donc jamais restrictif bien au contraire et si le cursus ne l'exige pas, c'est à vous d'y penser pour ne pas trop « planer »... De plus, comme nous le verrons dans la méthodologie, on peut avoir intérêt à compléter son corpus principal, premier objet de l'étude, d'un corpus annexe qui permet de tester quelques hypothèses ou de prendre un peu de hauteur par rapport à son sujet. Il peut enfin exister toute une série d'autres règles, notamment en matière de présentation et pour que vous n'en ignoriez rien, nous en donnons les principales au chapitre 4.

II – Le positionnement des genres de mémoire

Les facteurs personnels doivent être pris en compte au même titre que d'autres dans la détermination du sujet ; ils contribuent à la réussite (ou à l'échec) et ne doivent pas être négligés. Pour traiter rapidement la pluralité des approches possibles, liée à l'extrême diversité des étudiants, nous allons recourir à la notion de « profils types », en proposant les quatre plus caractéristiques à partir desquels tous les autres se déterminent par recombinaisons, sachant que le concept fondamental de « problématique » sera étudié en détail au chapitre suivant.

A – Le mémoire théorique ambitieux avec problématisation d'un sujet et découverte personnelle, sans lien direct avec le terrain ou les stages

Le mémoire « ambitieux » se fixe de trouver la problématique la plus féconde sur un sujet suffisamment large. Pour réussir, il faut une excellente culture générale, une aptitude à lire et assimiler des centaines de pages, de bonnes capacités de formalisation ou d'abstraction, un certain goût pour la discussion conceptuelle, de la ténacité, du « flair », et de grandes compétences rédactionnelles ; c'est pourquoi il est plutôt réservé aux étudiants présentant un profil intellectuel ou cérébral. On peut dire qu'il s'orienterait vers une recherche « fondamentale », bien distincte d'une recherche « appliquée » telle qu'elle sera définie au paragraphe

suivant. Ajoutons cependant que ce n'est pas parce que ce type de mémoire est théorique qu'il doit toujours négliger le terrain et la réalité concrète, et même si celle-ci n'est pas au cœur de la problématique ou de la méthodologie, il ne saurait l'ignorer totalement, ne serait-ce que pour effectuer des validations locales ou parcellaires. Il correspond parfaitement aux finalités d'un master recherche, en M1 comme en M2, mais peut parfaitement déboucher sur des résultats pratiques et concrets, plus ou moins directement utilisables dans une entreprise ou une organisation. On notera que certains masters imposent un mémoire de M1 préparatoire du M2, en s'inspirant plus ou moins du schéma canadien (un grand mémoire sur deux années avec une phase préparatoire).

L'instauration des masters est encore trop récente en France pour qu'une culture globale se soit établie sur la question de la place définitive et générale du mémoire entre le M1 et le M2. La diversification et l'autonomie des formations, la mobilité entre M1 d'une université et M2 d'une autre militent plutôt pour deux mémoires séparés permettant de passer d'un M1 d'une spécialité à un M2 d'une autre. A l'inverse, les formations les plus anciennes, qui disposent de centres de recherche reconnus et inscrivent de nombreux doctorants en thèse privilégient plutôt le « tuilage » ou la continuité entre M1 et M2 en minorant les exigences du travail en M1 pour mettre l'accent sur celui de M2, considéré comme probatoire à une éventuelle inscription en doctorat¹. Ceci, dit, certaines formations adoptent une autre logique, oscillant entre un mémoire « académique » en M1 et « professionnel » en M2 (cf. plus bas).

B – Le mémoire à visée opérationnelle et lié aux stages ou à un terrain bien délimité

Il concerne une recherche qui traite d'un micro-sujet, d'un concept spécialisé, d'un contexte soigneusement délimité ou d'un corpus très précis et correspond à des étudiants présentant un profil plutôt pragmatique. Dans son infinie diversité, la science a également besoin de ces recherches appliquées, proches du terrain, qui se présentent parfois sous la forme de simples validations ou revalidations d'hypothèses en apparence simplistes. L'ambition de ce type de mémoire peut être aussi élevée que le précédent, en particulier s'il s'agit de valider un concept opératoire fort ou d'explorer un terrain peu fréquenté. Le danger le plus fréquent consiste à se tromper de genre et confondre mémoire de recherche et rapport de stage. En l'absence de problématique, on aboutira à une étude, nécessairement limitée, ne pouvant accéder au stade académique ou universitaire (et son auteur non plus !...). Avec une problématique, on ira vers une recherche opérationnelle, dégageant une analyse susceptible d'être transférée ailleurs. Les étudiants qui choisissent de lier un stage et son rapport

1. Pour les relations avec le marché de l'emploi, voir notre ouvrage sur *Les Professions de la communication*, chez le même éditeur (2004).

avec un mémoire de recherche doivent être particulièrement vigilants à cet aspect de la question. Dans un rapport de stage, ils pourront se contenter (ce n'est pas facile pour autant) d'une présentation de la structure et de la mission qui leur est confiée, d'un compte rendu et d'une analyse de sa réalisation, associés à un examen critique de leur action personnelle. Dans un mémoire, ils devront aller beaucoup plus loin, prendre davantage de distance, ouvrir des perspectives à leur recherche et dégager au moins quelques considérations transposables ailleurs. De manière plus subtile, on pourrait dire que le mémoire opérationnel donne l'essence alors que le rapport de stage n'exprime que la substance.

Ces deux premiers types de mémoires correspondent à la majorité des travaux menés dans les masters recherche et professionnels. Une vision simpliste pourrait faire croire que le « mémoire théorique » serait réservé au master recherche et le « mémoire opérationnel » au master pro. En fait, la réalité est plus complexe et procède de la dialectique entre une recherche fondamentale ou globale et une recherche appliquée ou locale. Il est des travaux qui débutent par un positionnement local, pouvant apparaître étroit et qui posent de telles difficultés d'interprétation qu'on ne peut en rendre compte que par une explicitation théorique générale faisant passer la recherche et son auteur du type B vers le type A ou vers un stade intermédiaire. En principe, le directeur de mémoire a pour rôle d'assister cette évolution parfois inattendue. À l'inverse, une recherche positionnée comme théorique peut nécessiter un ancrage concret dans un terrain approprié pour valider une partie de sa démarche, mais sans nécessairement viser la représentativité de celui-ci. Dans le second chapitre, nous examinerons des questions épistémologiques délicates dont on peut retenir à ce stade qu'un positionnement préalable doit être précis pour savoir où l'on va et comment, mais qu'il peut évoluer en cours de route en fonction des caractéristiques du sujet ou de sa propre évolution personnelle. Chemin faisant, on découvre qu'un mémoire vous révèle à vous-même, d'où la force qu'il vous insuffle pour la suite.

C – Le mémoire très ambitieux sans problématisation préalable obligatoire d'un sujet

Depuis le temps que l'être humain produit des connaissances, il serait présomptueux ou réducteur de réduire les positionnements des chercheurs aux deux cas traités ci-dessus, même combinés selon les dosages les plus subtils. Il reste une autre voie d'approche, plus risquée, moins encadrée, moins balisée, une voie « hors-piste » réservée aux étudiants très motivés, aux profils explorateurs ou aventuriers désireux de s'attaquer à un domaine à peu près vierge. En sciences humaines et sociales, la tendance lourde de l'épistémologie consiste à ne conduire une recherche que si celle-ci a été « problématisée » au préalable. Certains universitaires, de plus en plus nombreux, vont jusqu'à considérer qu'une recherche sans problématique

exposée, justifiée, critiquée, travaillée... et validée (ou infirmée de manière méthodologiquement irréfutable) n'est pas scientifique... Autrement dit, la raison (académique et/ou scientifique...) et la prudence inciteront l'apprenti chercheur à ne pas se fourvoyer dans des zones aussi dange-reuses. On peut même avancer que parmi les rares chercheurs « tolérants » vis-à-vis de la non-problématisation, la plupart considèrent que ce type d'approche est réservé à ceux qui sont déjà suffisamment entraînés : avant d'écrire de la musique dodécaphonique ou sérielle, il vaut mieux apprendre la gamme classique ! C'est pourquoi, les mémoires de ce type sont très rares, et même si le travail de recherche est bon (et recevable au plan scientifique), il y a toujours un grand risque de tomber sur un juré qui réfutera toute démarche non problématisée. Au plan épistémologique, ce positionnement se situe clairement dans l'approche systématique de « l'émergence » et pose des questions fondamentales sur la modélisation qui pourrait représenter une démarche spécifique aux sciences humaines et sociales. Cette question — encore en débat — sera examinée au chapitre suivant.

D – Le mémoire de compilation – La « compil »...

Même si elle représente numériquement un nombre non négligeable de travaux, la « compil » ne s'inscrit pas dans les objectifs stratégiques de cet ouvrage qui se situe résolument — on l'aura compris — dans une ambition plus grande de production de connaissances personnelles et nouvelles. Le proto-discours et le méta-discours, même de qualité, demeurent quand même du discours. Ce qui signifie très clairement que les travaux qui consistent à reprendre des contributions d'autres scientifiques pour en donner sa propre vision, son interprétation, s'ils sont estimables dans le cas d'unités de valeur d'enseignement (on les appelle même des fiches de lecture !), ne sauraient suffire pour un mémoire de recherche ; c'est même justement toute la différence entre la recherche et les examens traditionnels. Même en restant modeste, le mémoire doit produire un peu de connaissance nouvelle, pas de la simple paraphrase, ni de la redondance, ni du bruit... L'étudiant de profil plutôt conformiste qui voudrait quand même faire une « compil » devrait à notre sens satisfaire à toutes les exigences rhétoriques, stylistiques, matérielles et formelles de ce type d'exercice. En visant le plus haut... il aurait ainsi des chances d'atteindre le degré zéro de la recherche... Certaines formations la proscrivent absolument et d'autres la déconseillent plus ou moins explicitement. Un bon conseil : se dire qu'en faisant un mémoire de compilation, le spectre de notation, normalement étendu de 0 à 20, se réduit à 0 à 10 ou 11. En d'autres termes, la plus géniale des compils peut conduire à obtenir 10 ou 11 au grand maximum.

À noter que nous ne classons évidemment pas dans la compil les travaux de compilation obligatoires dans certaines disciplines aussi diffé-

rentes que l'histoire ou la psychologie : quand il décryptait des centaines d'heures d'entretien avec des enfants, on ne peut dire que Jean Piaget se contentait de compiler. Dans cette acception, la compilation est un outil au service d'autres méthodes, au premier rang desquelles on retrouve la problématisation.

De même, le plagiat ne saurait en faire partie non plus. Avec l'internet et l'accès de plus en plus aisé à des travaux scientifiques de qualité via les moteurs de recherche, la tentation du copier/coller peut augmenter dangereusement pour l'auteur pressé ou paresseux. Une remarque de bon sens devrait réfréner ce genre d'ardeur : si ce que vous « pompez » est sur le web, n'importe quel juré pourra le retrouver et vous confondre facilement. Et si cela ne suffit pas pour repérer les plagiaires, on dispose de plusieurs logiciels spécialisés qui indiquent en quelques secondes le taux moyen de plagiat de n'importe quel mémoire ! La plupart des formations considèrent qu'un taux brut de moins de 10 % est acceptable (droit de citation) mais qu'à partir de 15 ou 20 % il y a suspicion et qu'au-delà de 25 à 30 %, il s'agit de plagiat caractérisé, passible de lourdes sanctions...

Même si ces quatre profils ne représentent pas la totalité des positionnements possibles, vous pouvez déjà tenter de vous y reconnaître, au moins en termes de tendance dominante, selon que vous êtes plutôt un conformiste, un aventurier, un pragmatique, ou un intellectuel. Les profils mixtes sont facilement descriptibles en combinant ces quatre bases :

L'intellectuel pragmatique se fixera un positionnement à mi chemin entre les types A (majoritaire) et B.

Le pragmatique intellectuel partira du B mais cherchera des considérations plus générales et évoluera partiellement vers le A.

Le pragmatique aventurier (ça existe !) prendra un sujet concret mais tellement complexe qu'il s'engagera dans l'émergence d'une problématique plutôt que de la poser a priori.

L'aventurier intellectuel fera tout pour problématiser quand même, quitte à se dire que la problématique n'est qu'une prothèse de sa pensée...

Quant au pauvre conformiste, il ne peut survivre dans cet environnement exigeant que s'il se découvre — ou se forme — à un sous profil complémentaire, par exemple pragmatique, pour produire un mémoire, certes « local », pas très original, mais au moins appuyé sur du terrain, du concret, du solide, et surtout de l'observation ou de la réflexion personnelles l'écartant du risque de plagiat.

À ces considérations scientifiques et psychologiques, il faudra naturellement ajouter d'autres critères encore plus intimes qui vont être cités dans un chek up rapide :

Questions dérangeantes :

- Volonté personnelle : Êtes vous velléitaire ? Jusqu'à quel point ? Tenez vous la distance ?
- Capacités personnelles : intellectuelles (il faut lire et analyser), organisationnelles (rigueur, méthode, etc.), physique (résistance à